

sont obligés de porter le fardeau du travail manuel ; Me a affranchi l'esclave, relevé le serf, créé les communes, et encouragé les corporations ouvrières, unions admirables destinées à maintenir dans les ateliers la dignité de l'homme et du chrétien, et à conserver l'aisance et la vertu à l'intérieur des familles.

L'Eglise sur ce point peut changer de méthode, sa doctrine est immuable, et sa tendresse toujours la même : elle fait aujourd'hui pour l'ouvrier ce qu'elle a fait pour le travailleur des siècles passés.

A ce sujet, nous citons avec plaisir les lignes suivantes publiées dans les *Annales catholiques*, par l'abbé A. Roy :

« Il est avéré que l'Eglise a toujours entouré de sa sollicitude toute maternelle l'ouvrier, celui qui pâtit et supporte le poids du jour et de la chaleur. Jamais elle ne s'est lassée de l'entourer de soins, de prévenances de tout genre. Aujourd'hui plus que jamais peut-être les œuvres ouvrières abondent, et elles sont dues toutes ou presque toutes à l'initiative de l'Eglise. Que si ses ennemis l'ont imitée, spoliée ; s'ils ont ravi ses ressources pour les distribuer au nom d'une orgueilleuse philanthropie, il n'en reste pas moins vrai que dans le cours des siècles et partout, l'ouvrier, le pauvre, le malheureux, l'enfant, l'infirme, ont trouvé aide, protection et réconfort à l'ombre du monastère, de l'église ou du presbytère. Que d'asiles partout créés pour recueillir l'enfant du pauvre dès son berceau, afin de permettre à la mère de vaquer à ses occupations et d'aider le père à gagner le pain de sa petite famille ! Que d'hôtels-Dieu, d'hôpitaux, de refuges ouverts à toute misère et à toute souffrance ! Et qui donc, au seuil de ces asiles de la charité, accueille ceux qui pleurent et gémissent ? De saintes filles qui parfois ont abandonné les aises de la vie et un nom brillant pour se vouer au soulagement de toutes les infortunes et s'entendre appeler : ma sœur. Voilà les divines inventions du Christianisme ; voilà les dévouements qu'il ne cesse de susciter ; tels sont les miracles de renoncement, d'abnégation, d'héroïsme qu'il multiplie chaque jour avec une fécondité inépuisable.

Néanmoins la question sociale reste plus que jamais à l'ordre du jour. Les aberrations de Saint-Simon, d'Enfantin, de Fourier et *tutti quanti* eurent leur côté ridicule plutôt que sérieux, mais la grande et suprême terreur du siècle, c'est le *socialisme*, fils nécessaire et naturel des trois siècles de négociations et d'erreurs qui nous font remonter à Luther.